

PHILIPPE PICOT DE LAPEYROUSE (1744-1818)

AUTO PORTRAIT A PARTIR DE FRAGMENTS DE CORRESPONDANCES.

Naturaliste, professeur d'Histoire naturelle, créateur et directeur du Jardin Botanique de l'université, premier doyen de la Faculté des Sciences, maire de Toulouse, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, membre de nombreuses sociétés savantes : Philippe Picot de Lapeyrouse a été tout cela. Depuis sa mort en 1818, éloges et critiques se sont succédé, en signalant invariablement ses contributions à la science, à la vie locale. Si on devine l'homme à partir des quelques traces qu'il a laissées, on le connaît peu en réalité. Laissons-lui le soin de se présenter.

« (...) Ma vie quoique courte encore est un tissu de choses romanesques et singulières¹. (...) Je ne vous [en] dirai que les sommaires. (...) Croyez que je me connais et que la vérité ne m'a jamais effarouché. Je suis digne de l'entendre et de la dire.(...)»

Nous sommes issus d'une famille noble originaire du Comté de Foix. La nature s'est toujours plu à nous gratifier de tous les dons extérieurs, la beauté du corps est héréditaire chez-nous. Mon grand-père qui était très riche dissipa toute sa fortune avec les grands. Il laissa sept enfants sans pain et sans éducation. L'aîné vint à Toulouse à 17 ans, il se plaça chez un riche négociant. Celui-ci devint jaloux (avec raison) de son commis, il le mit à la porte. Le remède n'ayant [pas] opéré, il résolut de se retirer à la campagne avec sa femme, et il céda son commerce très délabré à son rival. Celui-ci en douze ans de temps gagna six cent mille livres (...). Il acheta des terres et deux maisons. Il avait appelé auprès de lui son frère depuis plusieurs années. N'ayant point d'enfants et voulant jouir, il céda son commerce à son frère et le maria. Voilà d'où je suis sorti avec six autres frères et sœurs.(...)

Cet oncle a toujours vécu dans la magnificence et le luxe, et passait pour millionnaire. Chéri des grands qu'il courtisait, et surtout du Maréchal de Richelieu dont il était l'ami de cœur, il n'a jamais rien voulu efficacement pour les siens, ou quand il l'a voulu il n'était plus temps. J'ai vu, mon ami, la fortune et les honneurs de bien près, ils ont fui, et je ne les regrette pas. J'ai eu pendant un mois un emploi honorable de 50 mille livres de rentes, un événement unique, me l'ôta. Capitaine dans les dragons de Septimanie et aide de camp du Maréchal de Richelieu à 13 ans, je serai aujourd'hui officier général sans la haine constante d'une mère. Engagé depuis, malgré moi, dans la magistrature, je partageais avec mes confrères leur disgrâce, et leur exil ; je résistais aux volontés de mon oncle, qui par vanité, sollicita pour moi et m'obtint l'intendance de Saint Domingue. Je ne voulais point l'accepter parce que j'étais amoureux. J'obtins enfin celle que j'aimais en 1772.(...)

A cette époque on m'assura 4000^{tt} de rentes, et ma femme m'en apporta 2000 . Ce fut le temps le plus heureux de ma vie et je le regrette bien fort. En 1775, mon oncle mourut, et par vanité encore il m'institua son héritier. Il fallut travailler au dépouillement de cette hérédité. Quel fut mon étonnement : les créanciers venaient de tous côtés ; il s'en présenta pour 200 mille livres.(...) Il ne m'a donc resté de cette succession que quatre terres afferméées 18 000^{tt} et une maison qui m'a coûté 30 000^{tt} de réparation . J'avais payé les dettes avec l'argent de ma femme, le résidu du commerce, et le produit d'un mobilier immense. Jusque-là tout eut été passable. Mais le benoit oncle, que Dame

¹ Lettre du 2/08/1780, (très probablement à Jean Hermann), Id. pour les suivantes.

vanité a accompagné au tombeau, voulant paraître très riche, m'a grevé de 8000^{tt} de pensions viagères en faveur de divers parents. Voilà comme vous voyez les ongles bien rognés.(...)

Ce n'est pas tout encore. Mes terres sont situées à deux petites lieues de la ville. Mon oncle avait bâti dans le chef-lieu à Lapeirouse, un château, et un parc, superbes. Il y avait 20 ans que pressés par des besoins plus urgents, il n'avait fait aucune réparation : tout y est dans un délabrement affreux ; j'ai beaucoup à démolir pour ne pas reconstruire, mais beaucoup encore à réparer et à entretenir ; les seuls jardiniers, concierge, garde etc. me coûtent près de 1500^{tt}.(...) Voilà donc, mon très cher, que dans l'espace de 4 ans, j'ai perdu plus de cent mille francs de capital et plus de 60 mille livres d'argent déboursé en frais perdus pour jamais. Ainsi me voilà réduit à mes terres et à 4000^{tt} de mon père ; 18 et 4 font bien 22 000^{tt} de rente. Cela est magnifique, mais défalqué en 8000 de pensions, 3000 de charges royales environ 3000 d'intérêts que je paye encore, vous verrez qu'il ne me reste guère, que j'ai 8000 par an exposés à tous les cas fortuits possibles.(...)

Je sais bien que mes enfants auront une aisance honnête ; voilà ce qui me console ; mais la vanité m'a sacrifié à eux. (...) Je vous jure que sans mes enfants j'aurais envoyé mille fois l'héritage au Diable (...). Lorsque les pensions seront éteintes, que j'aurais eu de mon père (les) 8000^{tt} de rente qu'il m'a assuré, alors je serai à mon aise (...) Ainsi donc, voici mon plan. La ferme de mes terres finit en 1782. Je passerai toute cette année sans toucher un sol, mon cher oncle ayant eu la bonté de la manger d'avance. (...) Je veux régir mes terres qui sont affermées à bas prix, j'y gagnerai de tous côtés. Je dépenserai moins en vivant à la campagne une bonne partie de l'année, et je ferai les profits que font mes fermiers. Avec ce secours je ferai peu à peu mes réparations(...).

Ce qu'il y a de plus affreux pour moi, c'est que je passe dans le monde pour un hibou, un singulier, parce que le jeu, le spectacle et ces trains d'inutilités m'ennuient à Paris : le vulgaire qui ne juge jamais que sur les apparences et qui croit que mon oncle m'a laissé des trésors, m'accuse d'avarice, de taquinerie ; parce que j'ai mis à bas voiture, dix ou douze chevaux, trains de chasse, cuisiniers, maître d'hôtel, etc., et que je me suis réduits à ce que ma fortune comporte deux bons chevaux et quatre domestiques. Jugez de mon avarice mon ami, moi qui n'ai jamais cent louis au service de mes amis. Et comment ferais-je des réserves, moi qui calcule à tout instant pour ajuster les bouts (...) Nous ne devons pas être philosophes pour rien, et la raison doit l'emporter sur ce qui n'est que fantaisie. Délivré de la plus grande partie de ces maudits procès, j'aurai plus de temps pour me livrer à l'étude et à l'observation de la nature, voilà mon seul et unique délassement.(...)

Je dois bien remercier la providence de m'avoir donné l'épouse que j'ai. Outre qu'elle et mes bambins sont mes plus chères folies, et sont pour moi une source de volupté intarissable, je n'ai à m'aviser d'aucun détail dans le ménage ; et ma bonne femme sait être économe sans vilainie, chose bien rare à trouver. »

Et plus tard, la famille encore...

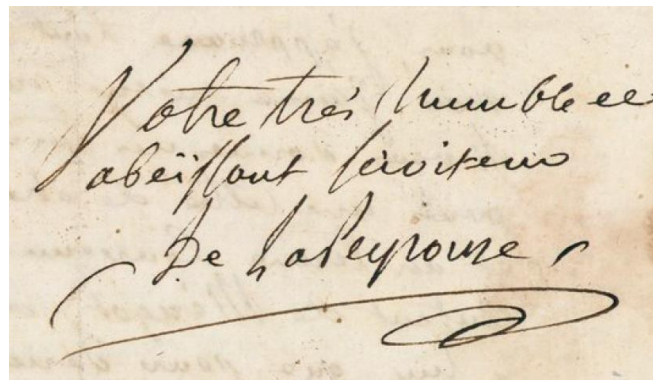
« Une loi plus puissante pour moi que toutes celles que les hommes peuvent faire, m'ordonne d'être père, et de veiller de près à la conservation des mains de mes enfants ; juge si dans l'âge de la séduction j'abandonnerai mon enfant à tous les pièges de cette Babylone ! Jamais je ne me séparerai de mes enfants tant que mon appui leur sera nécessaire. Ils deviendront et moi aussi, ce qu'il plaira à

la providence ; voilà mon devoir, je le remplirai.² (...) Je me fais vieux, les infirmités s'avancent à grands pas, mes enfants grandissent, il faut que je songe à eux, à moi, à notre existence commune, tout m'attache et doit me fixer sur mon sol.»³

...et la science toujours !

« Depuis que je suis retiré des affaires publiques, j'habite la campagne. Je me suis livré tout entier à la culture de mes biens, et à l'éducation de mes Mérinos. Tous mes loisirs sont consacrés à recueillir, classer, et rédiger mes notes et observations d'histoire naturelle (...)»⁴.

« Je sens bien que je n'ai ni tout vu ni tout dit. Mais il fallait commencer.»⁵



Handwritten signature in cursive script: "Votre très humble et obéissant serviteur De Lapeyrouse" with a flourish.

Sources

Lettre du 2/08/1780, (très probablement à Jean Hermann), Source Bibliothèque Universitaire d'Uppsala, Waller Ms fr-07267, Suède.

Lettres à Gillet de Laumont 15 novembre 1795, 17 août 1796, 14/03/1809, Manuscrits numérisés de la Bibliothèque municipale de Toulouse. Lettres de Picot de Lapeyrouse. 1701-1900. Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

Lettre à Coder 31 janvier 1813, in C. Rouméguère, Nouveaux documents sur la botanique pyrénéenne, Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, 1843, Source gallica.bnf.fr / BnF .

² Lettre à Gillet de Laumont 15 novembre 1795

³ Lettre à Gillet de Laumont 17 août 1796

⁴ Lettre à Gillet de Laumont 14 mars 1809

⁵ Lettre à Coder le 31 janvier 1813

Extrait d'une lettre à son épouse, Marguerite Magdeleine de Lapeyrouse le 24 juillet 1775, in C. Gerber (1926) Relations botaniques entre Strasbourg et Toulouse dans le dernier quart du XVIIIe siècle. Correspondance Jean Hermann-Philippe Picot, Bulletin de la Société Botanique de France, 73:4, 602-610, DOI: 10.1080/00378941.1926.10833615

« J'arrive, le courrier va passer, mon premier soin est de m'entretenir avec toi; car, ne t'en déplaie, l'absence a aussi ses douceurs, me voilà à sept lieues de toi, mais tu ne m'as pas quittée une minute... Mais que dis-je, tu m'as défendu de te rien dire. Soit ... je t'obéirai (...) Nous boirons à ta santé. Nous sommes dans la meilleure auberge du Royaume. Mille choses à la chère mère et à ta sœur; je suis tranquille parce que tu m'as promis d'être sage et de te ménager, et que je sais que les dames auront bien soin de